

# L'art, la nuit, la mort

## Notes à propos des réflexions de Jan Patočka sur l'oeuvre d'art

Kateri Lemmens

---

Number 2, Fall 2003

Jan Patočka

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2252ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (print)

1920-8812 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Lemmens, K. (2003). L'art, la nuit, la mort : notes à propos des réflexions de Jan Patočka sur l'oeuvre d'art. *Contre-jour*, (2), 105–112.

# L'art, la nuit, la mort

*Notes à propos des réflexions de Jan Patočka sur l'œuvre d'art*

**Kateri Lemmens**

*Je suis peut-être enfoui au sein des montagnes  
solitaire comme une veine de métal pur ;  
je suis perdu dans un abîme illimité,  
dans une nuit profonde et sans horizon.  
Tout vient à moi, m'enserme et se fait pierre.*

R. M. Rilke, *Le livre de la pauvreté et de la mort*

## Une vie en vérité

Le philosophe tchèque Jan Patočka semble être demeuré, jusqu'à ce jour, l'une des figures les plus énigmatiques, les plus fascinantes et, malheureusement, les plus méconnues des études associées à la phénoménologie. Néanmoins, bien que l'on associe l'œuvre de Patočka à celle de Husserl ou de Heidegger, peut-être faut-il chercher certains des thèmes qui l'ont inspiré tels que le souci de soi (ou le souci de l'âme<sup>1</sup>), l'idéal d'autocompréhension ou l'aspiration à la vie en vérité<sup>2</sup>, au cœur de la pensée grecque classique. Dans son existence, comme dans son travail de pensée, Patočka n'est d'ailleurs pas sans rappeler ce Socrate qu'il admirait tant<sup>3</sup>, puisque

<sup>1</sup> Jan Patočka, *L'écrivain, son « objet »*, trad. Erika Abrams, Paris, P.O.L., 1990, p. 28.

<sup>2</sup> « En se souvenant de la mission de l'être, les hommes d'aujourd'hui peuvent eux aussi, comme à toutes les époques du passé, être en se concentrant sur ce qui est leur destin, ce qui ne souffre aucun divertissement, aucune esquive : se dévouer, donner sans compter leur être fini en vue de la tâche ultime, la plus authentique, dans laquelle la vérité même advient et devient » (*ibid.*, p. 261).

<sup>3</sup> Raymond Klibansky, « Jan Patočka », dans Henri Declève (dir.), *Profils de Jan Patočka*, Bruxelles, Publications des Facultés universitaires Saint-Louis, 1992, p. 134.

comme le philosophe attique, Patočka aura su démontrer, «à ceux qui sont capables d'un regard plus profond», toute la problématique de la vie humaine, entendons «que la vie humaine n'est pas, quant à son but, déterminée et donnée à l'avance, mais ne se trouve qu'au terme d'une quête<sup>4</sup>». Or, à l'instar de Socrate, Patočka semble avoir dû payer de sa vie cette quête, parsemée d'ombres et de doutes, qui l'aura mené à aspirer à ce qu'il appelait une «vie en vérité», vérité qui n'est autre que celle de la nécessité pour l'homme de «poser la question du sens total et d'être lui-même de manière intégrale<sup>5</sup>». Peut-être nous faut-il d'ailleurs encore chercher à saisir à propos de Patočka, comme Platon avait réussi à le faire à propos de Socrate, «toute la portée de ce que signifie le fait de mourir dans la réalisation conséquente d'une vie vécue dans la vérité<sup>6</sup>»?

## La crise du sens

«Que signifie, dans un monde sans âme, le pacte avec le diable<sup>7</sup>?» C'est Adrian Leverkühn, personnage central du roman *Doktor Faustus* de Thomas Mann, qui vient problématiser la question cruciale du souci de l'âme au temps du nihilisme dans *L'écrivain, son «objet»* de Jan Patočka. C'est qu'il n'est pas d'héritier de la phénoménologie qui ne se soit trouvé interpellé par l'appel de Husserl qui, dans ce qu'il est convenu d'appeler la *Krisis* (*La crise des sciences européennes et la Phénoménologie transcendantale*), dénonçait l'affaissement de la culture européenne fondée sur l'idéal philosophique grec d'autocompréhension<sup>8</sup>. Si Merleau-Ponty dénonçait l'aveuglement dont font preuve les sciences et les techniques, qui manipulent «le monde et les choses et [renoncent] à les habiter<sup>9</sup>», Patočka redoutait tout particulièrement le nihilisme<sup>10</sup> vers lequel nous mène la crise du sens qui a pris le monde

<sup>4</sup> Jan Patočka, *L'art et le temps*, Paris, P.O.L., 1990, p. 66.

<sup>5</sup> «L'être de l'homme en tant qu'être total, c'est la vie dans la vérité», *ibid.*, p. 36.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 67.

<sup>7</sup> Jan Patočka, *L'écrivain, son «objet»*, *op. cit.*, p. 140 sqq.

<sup>8</sup> Philippe Huneman et Estelle Kulich, *Introduction à la phénoménologie*, Paris, Armand Colin/Masson, 1997, p. 43.

<sup>9</sup> Maurice Merleau-Ponty, *L'œil et l'esprit*, Paris, Gallimard, 1964, p. 9.

<sup>10</sup> Bien qu'on puisse retrouver les considérations de Patočka sur le nihilisme dans plusieurs de ses œuvres, on pourra lire «Comenius et l'âme ouverte» où Patočka exprime ses craintes devant l'envahissement de la technique et le spectre du nihilisme qui plane sur l'Occident depuis Nietzsche (Jan Patočka, *L'écrivain, son «objet»*, *op. cit.*, p. 123-126).

occidental en otage. Or la réponse de Leverkühn, un artiste qui se fait « serviteur de la vérité<sup>11</sup> », rejoint, d'une certaine manière, celle de Patočka en regard du monde moderne : en « créant une œuvre d'art qui est la vérité d'une époque sans âme, Leverkühn crée quelque chose qui vaut pour toute cette époque ; il ne vit plus seulement enclos sur lui-même<sup>12</sup> ».

Pour contrer la perte de sens induite par le nihilisme, il faut ainsi revenir, soutenir la phénoménologie, par la pensée, la littérature ou tout autre exercice d'expression, « aux choses mêmes » et à leur pouvoir de donation de sens, à cette donation du sens et du monde qui fonde notre existence. Là se trouve la tâche originelle d'interrogation et de description (des vécus) que *l'art et la véritable pensée* ressuscitent pour nous<sup>13</sup>. « L'activité de penser, écrit Hannah Arendt, est aussi incessante, aussi répétitive que la vie, et la question de savoir si la pensée a un sens se ramène à l'énigme sans réponse du sens de la vie<sup>14</sup> ». Si la pensée doit donc faire sens pour les hommes, ce sens, comme le souligne Paul Ricœur, dans sa préface aux *Essais hérétiques*, concerne indubitablement l'être de l'homme. La « question du “sens”, écrit Ricœur, n'est pas celle de la “signification” au sens logique et linguistique du mot mais une question posée seulement par les êtres aux êtres capables de mettre en question – et en jeu – leur être<sup>15</sup> ».

## L'art, vérité de l'existence

Dans le sillage des réflexions de Heidegger sur la question de l'origine de l'œuvre d'art<sup>16</sup>, Patočka affirme que le rôle de l'œuvre d'art, qui *peut ou non* faire œuvre de langage, sera de « concourir, à titre de co-créateur, à la clarté et à l'ouverture

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 148.

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 147.

<sup>13</sup> « Il faut que la science – pensée de survol, pensée de l'objet en général – se replace dans un “il y a” préalable, dans le site, sur le sol sensible et du monde ouvert tels qu'ils sont dans notre vie, pour notre corps [...]. Dans cette historicité primordiale, la pensée allègre et improvisatrice de la science apprendra à s'appesantir sur les choses mêmes et sur soi-même, redeviendra philosophie. Or l'art, notamment la peinture puise à cette nappe de sens brut dont l'activisme ne veut rien savoir » (Maurice Merleau-Ponty, *op. cit.*, p. 12-13).

<sup>14</sup> Hannah Arendt, *Condition de l'homme moderne*, Paris, Calmann-Lévy, 1983, p. 226-227.

<sup>15</sup> Paul Ricœur, « Préface », dans Jan Patočka, *Essais hérétiques*, Lagrasse, Verdier, 1991, p.14.

<sup>16</sup> Martin Heidegger, « L'origine de l'œuvre d'art », *Chemins qui ne mènent nulle part*, Paris, Gallimard, 1962, p. 13-98.

du monde<sup>17</sup>». Cependant ce monde ne possède pas la limpidité que voulaient souvent lui prêter les sciences et la logique. Le monde que nous habitons – et qui nous habite – est aussi constitué de cette nappes brute de sens qui fonde notre existence. Plus encore, ce monde, dont les arêtes irraisonnées, immotivées ou ambiguës nous laissent perplexes, ce monde nous sollicite : il exige de nous fascination et expression ; il suscite en nous étonnement ou angoisse. Ainsi, pour Merleau-Ponty, il ne fait aucun doute que la tâche de l'œuvre d'art, comme celle de la véritable philosophie (qui serait phénoménologie), c'est de réapprendre à voir le monde, c'est de retrouver le contact premier avec ce monde initial où émerge le sens encore en friche *de ce qui est et de ce que nous sommes*. Là réside la reconnaissance de la vérité de l'art et de l'artiste – vérité longtemps subordonnée à celle de la philosophie – dont la phénoménologie a fait l'une de ses plus illustres conquêtes au sens où, dans la reconnaissance de cette vérité de l'œuvre d'art, la phénoménologie fait de l'activité artistique un modèle pour la réflexion philosophique elle-même :

*La vérité de l'artiste est, comme toute vérité originnaire, dévoilement du monde. [...] Il faut faire comme fait l'artiste : tâcher de laisser le monde lui-même venir à nous en mettant hors circuit tout ce qui est notre apport ou notre perspective, toute signification médiatisée par nos intérêts. Seul celui qui se transforme ainsi en pur milieu, en présence pure, celui qui lâche prise sur tout ce qui n'est pas le monde même dans son essence, est capable de créer une œuvre où le monde viendra se réfléchir. C'est alors seulement qu'on expérimente le monde comme merveille infinie, éternellement impérissable et insaisissable, alors seulement qu'on trouve des moyens d'expression aussi uniques que ce mystère révélé<sup>18</sup>.*

Au cœur de l'activité artistique se trouve donc un étonnement devant ce qui est, étonnement que seul permet une réelle ouverture à ce qui est. Chez Heidegger, cette ouverture prend la forme d'un questionnement essentiel, fondamental,

<sup>17</sup> Jan Patočka, *L'écrivain, son «objet», op. cit.*, p. 12.

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 144.